

LOU
ET NINE

Michel Brack

Lou et Nine

Roman

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2020

Pour tout contact :
Éditions Persée – Centre Chester Carlson
ZAC du Moulin des Landes – 2 rue Gutenberg,
44980 Sainte-Luce-sur-Loire
www.editions-persee.fr

*Connectez-vous avec le ciel infini, les nuages
changeants, l'indicible parfum des vents mutins,
et le pouvoir irrationnel de l'imagination...*

Je m'étais réveillé avec la conviction étrange de l'intussusception de l'Univers. Je n'aimais pas les rêves, je les craignais à chaque endormissement.

Morphée m'emmerde avec ses bras tentaculaires et ses faux airs de geisha antique, toujours à l'affût au moindre clignement de paupières sur l'oreiller, attendant, perverse, l'instant indicible de l'abandon de l'esprit pour m'entraîner dans l'enfer des abysses obscurs et imprévisibles du sommeil.

Le rêve est une seconde vie.

« Les premiers instants du sommeil sont l'image de la mort ; un engourdissement nébuleux saisit notre pensée, et nous ne pouvons déterminer l'instant précis où le moi, sous une autre forme, continue l'œuvre de l'existence... » ainsi commençait *Aurélia*.

Je n'aimais pas le sommeil.

Trop fatigué, je consentais physiologiquement à dormir.

Morphée m'avait depuis longtemps déçu. Le coup de grâce survint lorsque j'appris que la supposée Belle de la nuit était le fils d'Hypnos et de Nyx.

S'endormir lové, quand bien même pour la pire des odysées dans les bras d'une femme passe encore, mais dans les bras d'un homme, jamais ! Les hommes ne me touchent pas, même pas en rêve.

Ce matin-là, quelques particules élémentaires post-mortem d'illustres savants en errance dans les espaces intergalactiques, avaient dû percuter en pleine nuit quelques neurones ponto-thalamiques de mon cerveau, terminus contre gré d'un long et vague voyage cosmique dans l'espace-temps. Cette rencontre improbable m'avait sans doute connecté à quelques bribes de l'information fondamentale de l'Univers.

C'était comme une révélation : l'Univers n'était rien d'autre que son intussusception en lui-même !

Sur la ligne J, dans le train flambant neuf qui m'amenait à Saint-Lazare, mes neurones connectés à l'espace-temps s'affolaient.

L'ado, au carré voisin, les semelles dégueu sur la banquette d'en face, était plus cool. Trop. Le temps de l'immortaliser discrètement pour Bouli.

Bouli, tout excité, nous avait dévoilé entre la poire et le fromage, sa dernière réalisation 3.0: l'appli « pieds-banquette ».

Lanceur d'alerte à ses heures, Bouli ne supportait plus les godasses délacées vautreées sur les banquettes de la ligne J. Smartphone dégainé, Bouli mitraillait à tout-va les ados peu respectueux du matériel ferroviaire et invitait toutes ses connaissances à en faire autant.

Je m'exécutai ce matin-là, soucieux de dénoncer à mon tour la dissolution progressive des principes élémentaires de l'éducation dans un je-m'en-foutisme général.

Cet ado-là, les semelles dégoulinantes sur le siège d'en face, tweetait à deux cents à l'heure.

N'avait pas lu Michel Serres.

Les enfants post-lunaires n'ont plus le temps le jour de regarder en face ce qui se passe autour d'eux et la nuit tombée de lever les yeux vers le ciel. De toute façon, les nuits de nos cités urbaines suréclairées sont devenues opaques aux regards des enfants des villes. Greffés sur les écrans de leur console numérique 3D, la lune violée voilée ne les fait plus rêver. Ils téléportent leurs avatars sur Gliese 581 c, et lasérisent les monstres androïdes intergalactiques qui s'opposeraient aux moindres de leurs désirs.

La génération Y est née, Y parce qu'elle suit la génération X née entre 1960 et 1981. Je réalisai que je devais probablement appartenir à la génération W.

Ne restait plus que la Z, c'est fait depuis 1995. Cette façon de commencer si tard l'alphabet annonçait probablement la fin de l'humanité.

Connectés derrière leurs écrans tactiles, nos enfants créent un Monde transversal et fractal, berceau sans cesse mouvant, où naîtra un beau et nouveau matin une société émancipée des arbitrages descendants. La Z génération a entre ses claviers numériques le pire et le meilleur.

Parvenus aux postes de décision, ils n'auront pas à s'embarrasser de valeurs et d'héritages culturels que leurs parents auront omis de leur léguer.

Brassens, Brel, Barbara, Monet, Picasso, Rimbaud, Nerval, Mastroianni, Fellini et Claudel sont morts. Bel et bien morts, morts une seconde fois. Une mort peut-être à jamais irréversible. À chaque événement irréversible, l'Univers se dédouble, foi de physicien !

La faute en incombe, pensai-je, aux adultes du post-baby-boom, incapables de transmettre le peu qu'ils avaient pu, au terme de leurs folies destructrices, conserver de la beauté du Monde.

Cet ado me fascinait. Il était hors de tout. Oubliant ses baskets délacées et alanguies sur le similicuir, je le trouvais sympathique !

S'il avait lu Michel Serres, il se saurait de la génération des « petites poucettes » *mains-tenant* le monde au bout de leurs doigts volubiles.

Il se saurait investi d'une mission qui le surpasse : sauver l'Humanité et au passage la planète qui en avait bigrement besoin. Il saurait que sept milliards d'individus égarés ne pouvaient plus compter que sur lui.

Ce matin-là, j'aimais les « petites poucettes » et Bouli, Hubert Reeves, Stephen Hawking, Gérard Hoff et Joel de Rosnay. J'allais aimer Thomas Jousse, un tout nouveau, rencontré le matin même au hasard d'un surf fiévreux sur la toile.

L'intussusception m'obsédait. Par quelle alchimie secrète ce mot étrange s'était-il permis de refaire surface ?

Profitant du court espace-temps qu'il me restait entre mon jus de citron bio, ma crème Budwig et la gare de Colombes, j'avais entré « intussusception » sur Google et pressé la touche « enter ».

Quelques millisecondes plus tard, ce qui n'était jusque-là qu'une fantasmagorie de fin de nuit, avait pris une soudaine allure de réalité littéraire :

« La connaissance, par analogie, peut être considérée comme une pénétration... une pénétration par endosmose des éléments nutritifs à l'intérieur des cellules. L'intussusception, c'est la saisie du monde extérieur (*suscipere*) porté à l'intérieur (*intus*), c'est-à-dire coïncider avec tous les gestes qui jaillissent de la nature pour les exprimer ensuite. En forgeant le verbe « intussusceptionner », Marcel Jousse (mon nouvel ami) le fait coïncider avec la notion de concevoir et même de connaître. Il s'agit, dans ces trois verbes, d'un mécanisme qui consiste à exprimer tous les gestes qui jaillissent de la nature des choses et du monde visible... »

Propos un tantinet hermétiques mais prometteurs. Ainsi, un illustre anthropologue, qui m'était jusque-là inconnu, évoquait en termes savants ce qui n'était encore pour moi qu'une intuition, un vague sentiment

échoué sur les berges d'un petit matin ordinaire. Même si « *suscipere* » et « *intus* » ne m'avançaient guère, j'étais au moins rassuré : je n'avais pas rêvé l'intussusception, encore moins inventée. Je la sentais, la pressentais, l'intuissais, sans parvenir à la gnoquer.

J'aimais bien le verbe « gnoquer » !

Les physiciens qui scrutent l'Univers et la matière ont repris ce terme inventé par Robert Heinlein pour signifier ce que nous ne pouvons comprendre mais simplement admettre de façon intuitive.

Ah... l'intuition !

Nous *gnoquons* par exemple qu'il est plus facile de descendre une pente plutôt que de la monter, de pousser une voiture plutôt que de la tirer, nous *gnoquons* aisément le chiffre 8 et le nombre 258. Mais dès que l'on s'intéresse à certains comportements de la matière aux confins de l'Univers observable ou au plus profond intime de nos molécules, il faut admettre que la plupart des phénomènes que nous rencontrons dépassent désespérément nos capacités à *gnoquer*. Les grandeurs qui décrivent aussi bien l'Infini du cosmos que l'infiniment petit sont vertigineuses. Nous pouvons *gnoquer* les 380 000 kilomètres qui nous séparent de la Lune ou les 150 millions de notre étoile le Soleil, mais plus difficilement celle de la taille de notre galaxie dont le diamètre est d'un milliard de milliards de kilomètres, et les cent milliards de galaxies qui peuplent l'Univers. Nous

gnoquons sans peine le dixième de millimètre, l'épaisseur d'un cheveu, mais comment nous représenter 10 puissance moins 35 mètres (1 divisé par 1 suivi de 35 zéros, en gros, si j'ose dire, le même cheveu découpé en plusieurs milliards de fois!). Distance ultime à laquelle les physiciens peuvent à ce jour accéder et en dessous de laquelle personne ne pourra jamais aller, et voir ce qui s'y passe réellement.

Le train s'arrêta en gare de Bois-Colombes. Je jetai machinalement un regard sur le quai bondé et m'interrogeai sur cette impression bizarre que nous avons, humains, de nous penser précisément à mi-chemin entre l'infiniment petit et l'infiniment grand. L'humanité pile-poil au milieu d'un grand tout. Entre impression et certitude, pensai-je aussitôt, ne manque qu'un tout petit pas, un pas à ne pas franchir. J'avais définitivement opté pour les impressions et mes états d'âme. Les certitudes m'effrayaient. C'est la certitude qui rend fou, me répétait en boucle un poète oublié au fin fond de ma mémoire. Quoi qu'il en soit, mon interrogation subite n'avait pas de sens, l'infini étant ce qu'il est, son milieu est partout. Les hommes ne sont donc à mi-chemin de rien. Ils ont pour seule et unique certitude l'insupportable errance. Voilà au moins une chose de réglée.

De mon surf matinal sur la toile, j'avais pris la sage précaution de colliger à la hâte, sans prendre le temps

de les lire, quelques notes jousiennes. Je ne savais pas encore qu'elles me serviraient plus tôt que tard.

C'était étrange, j'avais la certitude d'avoir percé le mystère de l'Univers sans que je puisse le restituer par une pensée logique.

Lorsque notre cerveau gauche est en panne de process algorithmiques, restent les subterfuges.

Le révérend père Piveteau, qui fut mon professeur de littérature chez les Oratoriens, m'avait enseigné un truc infailible : « la rescousse Larousse ». Cela consistait à la moindre impasse à consulter le dictionnaire. Là, comme par magie, à la simple lecture d'une définition, se dévoilaient à notre cerveau en mal de perspectives rationnelles des éclaircissements quasi apocalyptiques.

Je n'avais pas eu le temps de feuilleter le Larousse qui croupissait depuis l'avènement d'Internet sur la plus haute étagère de ma bibliothèque.

En hommage nostalgique au bon révérend père, j'inventais la « rescousse smartphone ».

Re-Google, re- « *inter* » version 4,5 pouces : *intus-susception* : *intus*, dedans ; *susceptio-onis* : action de prendre.

Je faillis en rester là. Les dictionnaires reliés et le révérend père Piveteau avaient quitté ce monde. À chaque événement irréversible, l'Univers se dédouble. Un jour, je retournerai au 106 de la rue du Faubourg-Poissonnière, je franchirai le porche massif par la petite